
La naissance de l'épistolographie normative en Russie

Histoire des premiers manuels russes d'art épistolaire

Anna Joukovskaïa



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/34>

DOI : 10.4000/monderusse.34

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1999

Pagination : 657-690

ISBN : 2-7132-1341-X

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Anna Joukovskaïa, « La naissance de l'épistolographie normative en Russie », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 40/4 | 1999, mis en ligne le 15 janvier 2007, Consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/34> ; DOI : 10.4000/monderusse.34

ANNA JOUKOVSKAĬA

LA NAISSANCE DE L'ÉPISTOLOGRAPHIE NORMATIVE EN RUSSIE

Histoire des premiers manuels russes d'art épistolaire

L'ENSEMBLE DES MANUELS ÉPISTOLAIRES RUSSES n'a jamais fait l'objet de recherches et personne n'a écrit l'histoire du genre¹, quant aux analyses des manuels eux-mêmes, elles sont peu nombreuses². Dans le présent article nous examinons la première période du développement du manuel épistolaire russe qui se situe entre les années 1708 et 1830 et qui est caractérisée par une forte influence occidentale.

L'histoire du manuel épistolaire russe commence avec l'époque des réformes de Pierre le Grand. Le premier manuel — un recueil de lettres sans partie théorique — parut en 1708, le premier manuel contenant une introduction théorique, en 1765 ; c'étaient tous deux des traductions, de l'allemand et du français.

Certes, la pratique de la lettre en vieux slave s'était poursuivie depuis l'invention, au IX^e siècle, de l'écriture slave. Mais la « théorie » n'existait pas. Il n'y avait

1. Pourtant les matériaux ne manquent pas si on considère la bibliographie des manuels épistolaires russes parus entre 1708 et 1916 (199 ouvrages) que nous avons pu établir d'après les fichiers de la Bibliothèque d'État de Russie, la Bibliothèque Nationale de Russie (les anciennes Bibliothèque Lenin et Bibliothèque Publique Saltykov-Ščedrin de Saint-Petersbourg), la Bibliothèque de l'Académie des sciences, ainsi que d'après les catalogues imprimés des libraires des XVIII^e et XIX^e siècles. Une partie de cette bibliographie (1708-1829) est publiée en annexe à la suite de cet article, cf. pp. 683-689.

2. En effet, nous ne pouvons citer qu'une description très schématique du premier manuel épistolaire en russe faite, il y a quarante ans, par P. N. Berkov : « Russkie knigi graždanskoj pečati pervoj četverti XVIII veka » (Les livres russes en caractères civils du premier quart du XVIII^e siècle), in T. A. Bykova, M. M. Gurevič, *Opisanie izdanij graždanskoj pečati 1708-janvar' 1725 goda (Description des éditions en caractères civils, 1708-janvier 1725)*, Moscou — Leningrad, 1955, pp. 18-19, ainsi qu'un article de David L. Ransel, « Bureaucracy and patronage : The view from an eighteenth-century Russian letter-writer », in Frederic Cople Jaher, ed., *The rich, the well-born, and the powerful : Elites and upper classes in history*, Urbana, 1973, pp. 154-178 (malheureusement, nous n'avons pas pu consulter cet ouvrage).

pas, du moins n'ont-ils pas été conservés, de traités de rhétorique épistolaire (ni originaux ni traduits)³, et l'histoire n'a retenu aucun nom d'épistolier célèbre de la *Rus'* kiévienne ou de la Russie moscovite. La Russie connut seulement les formulaires administratifs utilisés dans les chancelleries séculières et ecclésiastiques. Le plus ancien formulaire manuscrit conservé date du troisième quart du XIV^e siècle⁴. Il est issu de la tradition des formulaires bulgares, serbes, moldaves et valaques, proche des *Artes dictaminis* médiévaux de l'Europe latine. Différentes versions de ces manuels circulaient sous forme manuscrite dans les milieux administratifs depuis des siècles. Mais ces recueils de clichés relevaient davantage de l'histoire de la diplomatie ou de l'étiquette que de celle de l'art de la lettre car ils ne développaient pas de théorie épistolaire.

Pourquoi la science épistolaire a-t-elle été ignorée en *Rus'* médiévale? Sans doute cette lacune est-elle due aux particularités idéologiques et sociales de l'ensemble de la culture écrite russe qui se mirent en place avec la christianisation de la *Rus'* à la fin du IX^e siècle et qui restèrent dominantes jusqu'au début du XVII^e siècle. Elles continuèrent à jouer un rôle important durant tout le XVII^e siècle à côté de nouveaux courants apparus au milieu du siècle et prirent fin à l'époque des réformes de Pierre le Grand.

La *Rus'* médiévale hérita sa culture écrite (*pis'mennost'* ou *knižnost'*) de Byzance. La transplantation et l'appropriation de cette culture se firent en plusieurs étapes qui eurent, chacune, leurs particularités⁵. Mais ces étapes eurent en commun le rejet de tout ce qui liait Byzance à l'Antiquité : l'épigramme, le roman, les genres rhétoriques comme *ecphrasis* et la lettre familière, en un mot toute la littérature courtoise. En effet, la *Rus'* n'emprunta que le répertoire de la littérature monastique. Ce choix fut guidé par des raisons idéologiques. Le principe fondateur d'une vraie littérature — l'idée de plaisir esthétique comme valeur propre — fut marginalisé par l'idéologie médiévale qui n'accordait à la littérature qu'une valeur utilitaire : le salut de l'âme. Les écrivains médiévaux savaient sans aucun doute apprécier les beautés esthétiques d'un texte, mais la valeur esthétique seule ne pouvait pas justifier son existence. Les spécialistes de la culture médiévale de *Slavia orthodoxa* préfèrent donc substituer au terme de *littérature* celui de *culture écrite* (*pis'mennost'*). Les textes sacrés furent le fondement de cette culture et naturellement la notion même de livre devint sacrée. Un écrivain médiéval ne se considérait point comme créateur, mais seulement comme un intermédiaire du Créateur et de sa sagesse. Le droit à cette médiation lui était procuré par la piété et l'humilité — les vertus des moines — et non pas par un talent littéraire ; il était censé

3. Les exceptions sont tellement rares qu'elles ne font que confirmer la règle : grâce au truchement de traducteurs bulgares parut en Russie un traité sur la rhétorique et un exemple de lettre rhétorique. Voir D. M. Bulanin, « Drevnjaja Rus' » (La *Rus'* ancienne), in *Istorija russkoj perevodnoj literatury. Drevnjaja Rus', XVIII vek* (Histoire de la littérature de traductions en Russie. *Rus'* ancienne, XVIII^e siècle), Saint-Petersbourg, 1995, p. 54.

4. *Russkij feodal'nyj arhiv XIV-pervoj treti XVI veka* (Archives féodales russes, XIV^e-premier tiers du XVI^e siècle), Moscou, 1986, 4, pp. 554-562.

5. D. M. Bulanin, *art. cit.*, pp. 17-74.

chercher l'inspiration dans la prière, aussi bien pour la composition, la traduction ou l'exégèse d'un texte. Dans la culture écrite de la Russie, où cette idéologie resta encore très forte durant tout le XVII^e siècle, il n'y avait de place ni pour la rhétorique, basée sur la logique et la raison, ni même pour la grammaire⁶ (qui pouvait disputer la nature sacrale du mot⁷). L'intérêt pour ces deux disciplines commença à se manifester en Russie vers la fin du XVI^e siècle seulement⁸.

En outre, les conditions sociales qui favorisèrent l'épanouissement de l'épistolographie normative en Europe occidentale manquaient en Russie. La formalisation de la lettre en tant qu'*écriture ordinaire* dépend moins des exigences propres du genre que de la situation sociale car la pratique de la lettre (au moins de la lettre familière) ne semble pas appeler nécessairement l'emploi de règles précises. Le premier traité de rhétorique épistolaire, écrit par le moine Aubry du mont Cassin à la fin du XI^e siècle, fit naître l'idée que la lettre peut et doit s'écrire « selon la règle »⁹. Cette première formalisation de la lettre aurait pu passer inaperçue ou rester dans le domaine théorique, mais le moment de son apparition coïncida avec l'émergence en Occident d'une nouvelle couche sociale, la classe moyenne et urbaine des intellectuels : maîtres épistoliers (grammairiens) et légistes. Ceux-ci, en quête d'un statut social établi, cherchaient à convaincre les pouvoirs de leur importance en propageant la notion nouvelle de norme épistolaire et la nécessité de l'apprentissage de la technique de la lettre. Professionnels de cette technique, ils pouvaient viser à créer un état moyen entre les gouvernants et les sujets et à jouer le rôle d'un « ministère verbal »¹⁰ : les notaires en proposant leurs compétences juridiques et administratives précises, les maîtres épistoliers en proposant l'enseignement de l'art de l'expression écrite dans un cadre plus général. Durant le XIII^e siècle les traités de l'art épistolaire (les *Artes dictaminis*) se répandirent partout en Europe occidentale. La fin du XIV^e siècle fut une époque d'essor extraordinaire de la lettre, phénomène dû non seulement au culte littéraire de l'Antiquité, mais aussi « à des changements sociaux qui ouvraient aux humanistes en tant qu'épistoliers de nouvelles dimensions professionnelles et politiques »¹¹. « L'état moyen », qu'avaient cherché à créer les intellectuels du XII^e siècle, fut atteint par

6. D. S. Worth, *The origins of Russian grammar : Notes on the state of Russian philology before the advent of printed grammars*, Columbus, Ohio, 1983 (UCLA Slavic Studies, 5).

7. La nature iconique du mot était axiomatique pour la culture médiévale qui le considérait comme l'image d'une chose. La liaison entre la forme et le sens, entre le « signifiant » et le « signifié » était donc indissociable et assurait le caractère sacré du mot.

8. D. M. Bulanin, *art. cit.*, pp. 32-37.

9. A. Boureau, « La norme épistolaire, une invention médiévale », in R. Chartier, ed., *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, pp. 127-158.

10. *Ibid.*, p. 151.

11. H. Harth, « L'épistolographie humaniste entre professionnalisme et souci littéraire : l'exemple de Poggio Bracciolini », in *La correspondance d'Érasme et l'épistolographie humaniste* (Colloque international, novembre 1983), Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 136.

les humanistes du XV^e grâce à leurs qualités professionnelles¹². Les hommes politiques de l'époque cherchent à donner à leur pouvoir « un prestige culturel adéquat et une représentation publique qui rendent ce pouvoir légitime et incontestable aux yeux de leur entourage »¹³. À cette fin, ils firent appel aux capacités littéraires des humanistes. « Presque tous les humanistes de renommée exerçaient, au moins une fois dans leur vie, des fonctions politiques-clés. [...] C'étaient surtout deux fonctions officielles dans lesquelles culture littéraire et influence politique se rejoignent étroitement : celle du secrétaire apostolique et celle du chancelier de la commune »¹⁴. La haute considération sociale dont ils jouissaient dans ces fonctions dépendait largement de leur habileté dans la rédaction des lettres. Le prestige de la lettre augmentait remarquablement dans ces conditions et, surtout, ce prestige n'était plus restreint au milieu professionnel puisque les fonctions remplies par les humanistes étaient, avant tout, des *fonctions publiques*¹⁵. L'exemple des humanistes montra que la rhétorique épistolaire devint un instrument utile à savoir employer et un art prestigieux à savoir maîtriser. Autrement dit, l'art d'écrire des lettres acquit au XVI^e siècle une certaine popularité, ce qui permit aux auteurs de le proposer, sous forme de manuels en langues vernaculaires, au grand public. Le premier manuel spécialisé (en français) date au plus tard de 1534¹⁶. « Dès lors les modèles français pouvaient essaimer dans l'Europe du Nord, préluant au succès international des *Secrétaires* »¹⁷.

La constitution du corpus de l'épistolographie familière vernaculaire subit plusieurs influences. Les premiers manuels héritèrent à la fois de certains traits des *Artes dictaminis* médiévaux et de l'enseignement des humanistes du XV^e siècle (surtout de celui de Franciscus Niger, auteur d'un *Ars epistolandi*, Deventer, 1491)¹⁸. Mais bien que continuant, en somme, la tradition de la rhétorique épistolaire née au XII^e siècle, ils avaient un trait distinctif important : ils s'adressaient à un public différent de celui de leurs prédécesseurs. Depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours les auteurs de manuels épistolaires ont eu tendance à élargir leur auditoire

12. Juristes, professeurs de faculté et fonctionnaires de chancelleries constituent, avec les riches commerçants, le troisième rang après la noblesse et le clergé. Voir à ce propos : Peter Burke, *Tradition and innovation in Renaissance Italy. A sociological approach*, Fontana, 1974, p. 278.

13. H. Harth, *art. cit.*, p. 144.

14. *Ibid.*, p. 139.

15. À propos de l'influence des humanistes sur la vie de la commune, voir *ibid.*, p. 141.

16. *Le Prothocolle des secretaires et aultres gens desirans scavoir l'art et maniere de dicter en bon francoys toutes lettres missives et espistres en prose*, Lyon, Olivier Arnoullet, 1534.

17. G. Gueudet, « Archéologie d'un genre : les premiers manuels français d'art épistolaire », in *Mélanges sur la littérature de la Renaissance à la mémoire de V.-L. Saulnier*, Genève, Droz, 1984, p. 95.

18. *Ibid.*, pp. 95-98 et K. Hornbeak, « The complete letter-writer in English, 1568-1800 », *Smith College in Modern Languages*, 15, 3-4, 1934, pp. IX-X, 4-27. Sur Niger voir J. Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, 1981, 2, pp. 1007-1008.

par tous les moyens¹⁹. L'évolution des titres des ouvrages sur la rhétorique de la lettre entre le XII^e et le XVII^e siècle atteste qu'à la fin de cette période c'est le grand public qui est visé : le *Formulaire de missives* de Gabriel Meurier (1558) s'adresse « à la jeunesse », le *Stile et Maniere* de Jean Bourlier (1566) — à « un chacun », le *Thrézor de tous les livres* d'Amadis de Gaule (1582) — à la « noblesse françoise », la *Pratique de l'orthographe françoise* de Claude Mermet (1583) — « à ceux qui n'ont eu ce bien de connoistre la Latine », etc.²⁰. Le passage aux langues vernaculaires et les succès de l'imprimerie facilitaient la diffusion des manuels épistolaires dans les rangs d'un public « non seulement élargi mais un public qui échappait aux institutions où l'art épistolaire s'était élaboré [...] — à la chancellerie, à l'université, chez les maîtres épistoliers »²¹. La vitalité des manuels épistolaires et leur succès commercial prouvent que la lettre n'est pas seulement devenue l'objet d'un apprentissage professionnel, mais qu'elle a occupé, comme l'art oratoire chez les Anciens, une place établie dans la culture générale de l'homme occidental.

Dans la *Rus'* médiévale la classe des intellectuels, « ministère verbal », n'existait pas. Sa fonction était remplie partiellement par les ecclésiastiques, pour la simple raison qu'il n'y avait, jusqu'au XVIII^e siècle, aucun système d'éducation laïque et que le clergé était la seule partie quelque peu cultivée de la société. Mais le clergé, comme nous l'avons dit, n'était pas disposé à accepter l'héritage épistolaire byzantin et à propager un genre rhétorique et séculier comme la lettre familière. La mise en place de l'épistolographie normative en Russie ne s'imposa donc pas, ni socialement ni idéologiquement, avant les réformes de Pierre le Grand.

La laïcisation de la culture écrite russe et le changement de statut de l'art épistolaire

Le XVII^e siècle fut une période transitoire dans l'histoire de la culture écrite russe qui réunissait alors l'héritage des siècles passés et des traits nouveaux, résultats de la laïcisation de la culture russe, de la reconnaissance de la valeur indépendante des

19. Comme l'ont démontré des recherches récentes, ces moyens peuvent être très différents : selon l'époque, les manuels se spécialisent sur des sujets et des thèmes précis, ou bien cherchent à devenir « universels », mais le but est toujours le même : attirer plus de lecteurs. Voir à ce propos R. Chartier, « Des 'secrétaires' pour le peuple ? Les modèles épistolaires de l'Ancien Régime entre littérature de cour et livre de colportage » et C. Dauphin, « Les manuels épistolaires au XIX^e siècle », in R. Chartier, ed., *La correspondance...*, op. cit., pp. 159-208 et 209-272.

20. Pour d'autres exemples voir les listes des manuels épistolaires du XVI^e au XIX^e siècle dans J. Altman, « Teaching the 'people' to write : The formation of a popular civic identity in the French letter manual », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 22, 1992, pp. 172-180, et C. Dauphin, *art. cit.*, pp. 250-268. Les titres des traités du XII^e siècle ne comportent pas ces éléments « publicitaires » : *Dictaminum radii*, *Breviarium de dictamine*, *Praecepta dictaminum*, *Rationes dictandi*, etc.

21. J. Altman, « La politique de l'art épistolaire au XVIII^e siècle », in B. Bray, C. Strosetzki, eds, *Art de la lettre, art de la conversation à l'époque classique en France* (Actes du colloque de Wolfenbüttel, octobre 1991), Paris, Klincksieck, 1995, p. 132.

aspects esthétiques et cognitifs de la littérature et des arts. La hiérarchie médiévale des livres, classés en fonction de leur utilité pour le salut, disparut au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle. À côté de la littérature religieuse surgirent les « belles-lettres » (une large gamme de traductions précéda la littérature originale et lui servit de base), des traités scientifiques et théologiques et des manuels²². La culture écrite russe ne fut plus limitée par des restrictions confessionnelles et elle commença à s'ouvrir à d'autres couches sociales que le clergé régulier et séculier. D'un côté émergea le type des littérateurs professionnels²³ qui ressemblaient déjà aux littérateurs-fonctionnaires, littérateurs au service de l'État de l'époque de Pierre le Grand²⁴, de l'autre côté commença à se constituer un public socialement hétérogène de lecteurs laïcs. Au même moment l'art de l'imprimerie apparut en Russie.

En 1708-1709, neuf premiers livres imprimés en caractères russes sortirent des nouvelles presses à Moscou. Le premier fut *Geometrija slovenski zemlemerie* (*La géométrie ou, en slave, l'arpentage*) et le deuxième fut *Priklady²⁵ kako pišutsja komplimenty raznye na nemeckom jazyke, to est' pisanija ot potentatov k potentatam, pozdravitel'nye i sožalel'nye i inye; takožde mežd'u srodnikov i prijatelej. Perevedeny s nemeckogo na rossijskij jazyk, napečatannye poveleniem blagočestivejšego velikogo Gosudarja Carja, i Velikogo Knjazja Petra Aleksieviča Vseja velikija i malyja i belyja Rossii samodržca. Pri blagorodnejšem Gosudare careviče, i velikom knjaze Aleksii Petroviče. V carstvujuščem velikom grade Moskve. Leta Gospodnja 1708, aprelja*²⁶. Ce fut une petite édition in-octavo²⁷, de trois cents pages environ, soigneusement imprimée par des ouvriers typographes

22. D. M. Bulanin, *art. cit.*, pp. 63-67 ; F. J. Thomson, « The corpus of Slavonic translations available in Muscovy : The cause of Old Russia's intellectual silence and a contributory factor to Muscovite cultural autarky », in *Christianity and the Eastern Slavs*, Vol. 1 : *Slavic cultures in the Middle Ages*, Berkeley — Los Angeles — Oxford, 1993 (California Slavic Studies, 16).

23. Il s'agit surtout des diplomates-traducteurs du Posol'skij prikaz (Bureau des ambassades). Voir I. M. Kudrjavcev, « « Izdatel'skaja » dejatel'nost' Posol'skogo prikaza (K istorii russkoj rukopisnoj knigi vo vtoroj polovine XVII veka) » (L'activité d'édition du Bureau des ambassades. Contribution à l'histoire du livre manuscrit russe dans la seconde moitié du XVII^e siècle), *Kniga*, 8, 1963.

24. A. M. Pančenko, « O smene pisatel'skogo tipa v Petrovskuju epohu » (Le changement du type de l'écrivain à l'époque de Pierre le Grand), *XVIII vek*, [Leningrad], 9, 1974.

25. « Priklad pis'mennyj, exemplum literarum » (Exemple de lettres), in Fedor Polikarpov, *Leksikon trejazyčnyj* (*Dictionnaire trilingue*), 1704.

26. *Exemples sur la façon d'écrire des compliments de toutes sortes en langue allemande, des lettres de potentats à potentats, des lettres de félicitation, de condoléances et autres, et aussi entre parents et amis. Traduits de l'allemand en russe...* Cité *infra* : *Exemples*. Le mot « pisanija » veut dire littéralement « écritures ». L'auteur du deuxième manuel épistolaire russe, celui de 1765, se servait déjà du mot « pis'mo » (« lettre »).

27. Ce fut une grande innovation car, avant 1708, on n'employait en Russie que le format in-folio et les livres, imprimés sur du papier grossier, reliés souvent entre deux plaques de bois recouvertes de cuir, étaient lourds et difficilement maniables. En revanche, les *Exemples* pouvaient être un véritable « livre de poche ». Depuis 1765 jusqu'aux années 1870, les manuels épistolaires russes furent toujours imprimés in-octavo et comptèrent rarement moins de 200 pages.

hollandais embauchés pour l'installation et la mise en route des nouvelles presses. Elle contenait cent-un modèles de lettres d'invitation (*zvatel'nye*), de remerciement (*blagodarstvennye*), de requête (*prositel'nye*), de recommandation (*vručitel'nye*), de félicitation (*pozdravitel'nye*), d'intercession (*zastupitel'nye*), d'information (*vozvestitel'nye*), de condoléances (*sožalatel'nye*) et de réconfort (*utešitel'nye*). Le tirage n'est pas connu, mais les *Exemples* furent imprimés deux fois en 1708 puis deux fois encore : en 1712 (480 exemplaires) et en 1725²⁸. Si dans la première édition — traduction de *Der Allzeitfertige Secretarius* (Nürnberg, 1693)²⁹ —, la majorité des lettres étaient des missives échangées entre « potentats », la deuxième édition fut augmentée de vingt-neuf lettres entre « amis » (ces dernières traduites de Talander (August Bohse), *Der Allzeitfertige Briefsteller oder Ausführliche Anleitung wie [...] ein geschickten Brief zu machen oder zu beantworten...*, Francfort — Leipzig, Gleditsch, 2, 1696³⁰). On y trouve, entre autres, des lettres d'étudiants, des lettres adressées aux femmes. La troisième et la quatrième édition reproduisirent la deuxième. La traduction, commandée par Pierre le Grand, fut effectuée par Mihail Šafirov, traducteur du Posol'skij prikaz (Bureau des ambassades)³¹. La théorie de la traduction en Russie donnait lieu, depuis le XVI^e siècle, à une véritable bataille³². Les partisans de la technique la plus ancienne (la traduction « mot à mot », *poslovnyj perevod*) s'opposaient à ceux de la *théorie grammaticale*. Les premiers portaient de l'idée de la nature iconique du mot. Le principe du lien inséparable entre le sens d'un texte et sa forme imposait la nécessité de préserver la forme de l'original dans la traduction sans chercher à la rendre compatible avec la nature de la langue-récepteur. Les seconds insistaient sur la nécessité de comprendre les particularités structurales de la langue d'origine et de la langue-récepteur, et de chercher des adéquations entre elles. À la même époque, les traducteurs de Posol'skij prikaz travaillaient sans recourir à une théorie explicite, ils créèrent une école dont le principe majeur : produire des traductions exactes mais claires et faciles à lire, avait

28. T. A. Bykova, M. M. Gurevič, *Opisanie izdanij napečatannyh pri Petre I. Svodnyj katalog. Dopolnenija i priloženija* (Description des éditions imprimées sous Pierre I^{er}. Catalogue général. Compléments et annexes), Leningrad, 1972, pp. 115-116.

29. E. I. Bobrova, *Biblioteka Petra I. Ukazatel'-spravočnik* (La bibliothèque de Pierre I^{er}. Catalogue-index), Leningrad, 1978, nos 637-639, 1562-1564.

30. T. A. Bykova, M. M. Gurevič, *Opisanie izdanij graždanskoj pečati...*, op. cit.

31. Ces indications ont été trouvées dans l'*Inventaire du Fond Manuscrit de la Bibliothèque de l'Imprimerie de Synode* (n° 1020) : « Kako pišutsja komplimenty raznye. Perevel s nemeckogo na rossijskij jazyk po imjannomu ukazu Mihail Šafirov v 1708 godu » (Comment écrire des compliments de toutes sortes. Traduit de l'allemand en russe...), cit. d'après T. A. Bykova, M. M. Gurevič, *Opisanie izdanij napečatannyh pri Petre I...*, op. cit. Ne pas confondre Mihail Šafirov avec le diplomate Petr Pavlovič Šafirov (1669-1739) qui commença, lui aussi, son service comme traducteur au Posol'skij prikaz.

32. Voir la bibliographie dans D. M. Bulanin, art. cit., pp. 32-37 et dans S. I. Nikolaev, « Pervaja četvert' XVIII veka : epoha Petra I » (Le premier quart du XVIII^e siècle : l'époque de Pierre I^{er}), in *Istorija russkoj perevodnoj literatury...*, op. cit., pp. 88-91.

emporté la préférence de Pierre le Grand³³. La traduction de Mihail Šafirov appartient à ce dernier courant. Il s'efforçait de traduire et non pas de dire avec ses propres mots, d'être exact sans défigurer la syntaxe russe pour garder la phrase allemande ; il évitait le lexique religieux marqué du vieux slave. En même temps la traduction de Šafirov révèle les difficultés qu'il dut éprouver. La langue russe n'étant pas encore appropriée à la conversation courtoise (ni écrite ni orale), il se trouva devant la nécessité de créer un style et même d'inventer des néologismes pour établir en russe la classification des lettres.

La plupart des lettres du recueil allemand portaient sur des événements typiques de la vie aristocratique. En Russie il resta destiné à l'usage des aristocrates. Si les réformes économiques et politiques lancées par Pierre le Grand concernaient également la noblesse, le clergé et les classes urbaines, les réformes du comportement social et la nouvelle littérature s'adressaient seulement aux nobles, et avant tout aux aristocrates. C'était pour eux que Pierre le Grand ordonnait des traductions et imprimait des livres sur l'histoire ancienne et moderne, sur l'héraldique, le *bon ton*³⁴ et *l'art d'écrire des lettres*³⁵. De façon symptomatique, les *Bürgerlichen Briefe* (le troisième volume de *Der Allzeitfertige Briefsteller*) ne furent jamais traduites, alors qu'elles se trouvaient dans la bibliothèque de Pierre le Grand.

Pour ces premiers lecteurs, les *Exemples* devaient présenter un contraste frappant avec la réalité qui leur était connue. Ces modèles suggéraient de nouveaux principes de comportement épistolaire, le plus important étant celui du respect de soi-même. L'usage épistolaire russe de l'époque imposait l'utilisation d'épithètes et de suffixes péjoratifs dans la « formule finale ». Ainsi, Pierre le Grand signait des lettres à sa mère (en 1689-1693) comme « nedostojnyj syniška tvoj Petruška » (Ton fils indigne, Petruška), la princesse Golicyne en écrivant à son mari, le prince Vladimir Golicyne (au début du XVIII^e s.), signait « ženiška tvoja Dun'ka mnogo čelom b'et do lica zemnogo » (Ta femme Dun'ka qui se prosterne maintes fois)³⁶. Les *Exemples* proposaient des formules très différentes où l'expression de respect et même d'obéissance et de modestie n'effaçait pas le sentiment de dignité person-

33. Pierre le Grand instruisait ainsi un de ses traducteurs : « Vysokih slov slavenskih klast' ne nadobjat', no Posol'skogo prikazu upotrebi slova » (Il ne faut pas employer des mots slaves élevés mais ceux de la langue du Bureau des ambassades), cf. *Russkij arhiv*, 7-8, 1868, colonne 1055. L'opposition entre « temnaja slavjanščizna » (« les obscurités slaves ») et « vnjatnyje slova Posol'skogo prikaza » (« les mots clairs du Bureau des ambassades ») était caractéristique de l'époque de Pierre le Grand, époque de la séparation linguistique entre « l'ancienne » culture religieuse et la « nouvelle » culture profane.

34. *Junosti čestnoe zercalo (Le miroir honnête de la jeunesse)*, 1^{re} éd., 1717. Ce fut un célèbre manuel compilation des règles de base de la politesse. Il comportait, entre autre, des extraits de *De civilitate morum* d'Érasme traduit, en 1706, par I. G. Pauze sous le titre *Zlataja knižica o goženii nraov (Le petit livre d'or de civilisation des mœurs)*.

35. Notons que le cercle choisi des nobles qui entouraient Pierre le Grand à Moscou, et plus tard à Saint-Petersbourg, disposait d'un choix assez riche d'ouvrages de la littérature européenne : c'étaient surtout des livres sur le fonctionnement des États, sur le droit civil, sur la politique. Ces œuvres, traduites par le Bureau des ambassades, étaient destinées à l'usage des gouvernants. Elles restèrent manuscrites et non accessibles à cette époque au grand public. Voir S. I. Nikolaev, *art. cit.*, pp. 74-88.

36. Exemples tirés de P. N. Berkov, *art. cit.*, p. 21.

nelle et n'allait jamais jusqu'à la servilité : « S kotorym vernoserdečnym želaniem ja sie okončaju i sebja vašej nepremennoj sklonnosti serdečno vručaju i prebyvaju Vam... » (Je termine cette lettre en vous exprimant mes sentiments fidèles et en me remettant à votre amitié indéfectible, je reste votre...), ou « Vas moej gospoži poslušnyj... » (Qui vous est, Madame, obéissant...), ou « Moego vysokočennogo gospodina otca poslušnyj syn NN » (Le fils obéissant de mon seigneur et père vénéré NN), etc. Mais sans doute, pour un lecteur inexpérimenté, il était difficile de déduire des *Exemples* ces règles implicites de la rhétorique épistolaire. Comme tout autre livre traduit à cette époque, ce recueil joua un rôle dans le développement de la nouvelle langue littéraire russe, mais nous n'avons pas de preuves de son impact direct sur l'art de la lettre proprement dit : il n'engendra aucun traité de rhétorique épistolaire et il ne fut pas suivi par d'autres recueils de ce type. Bien que le lecteur russe appartînt au même rang social que le lecteur allemand (l'aristocratie), il n'était pas encore prêt à voir dans cet ouvrage le manuel « de l'art-d'écrire-des-lettres » prévu à l'origine ; il n'était pas prêt parce que, à cette époque, la lettre ne constituait pas encore dans la hiérarchie de la culture écrite russe un genre indépendant appelant nécessairement l'utilisation de règles précises élaborées par une science précise (telle que la rhétorique épistolaire). L'usage de la lettre pouvait exister, et il existait, mais cet usage ne comportait pas encore d'idée explicite de règles raisonnées et de standardisation. Pour qu'un recueil épistolaire soit lu comme un manuel de l'art d'écrire des lettres il faut que son lecteur soit déjà conscient a) de l'existence et b) de l'utilité (ou du prestige) d'un tel art³⁷. On peut donc supposer que les *Exemples* ne furent pas lus comme un manuel épistolaire immédiatement utilisable dans la pratique quotidienne. Durant cette première époque de développement de la littérature profane en Russie, les textes traduits fonctionnaient souvent non pas selon leur destination originelle, mais selon le contexte culturel russe dans lequel ils venaient d'être transplantés. Ainsi, l'ouvrage purement utilitaire, *Ausführliche Anleitung wie ein geschickten Brief zu machen*, devint pour le lecteur russe le premier aperçu de toute une partie de la civilisation occidentale ignorée auparavant : du fonctionnement social de la lettre, du statut et des lois de l'espace épistolaire où se chevauchaient et se confondaient *le public* et *le privé*.

Nous ne pouvons pas prétendre que ce premier manuel ait gagné un vaste public ou qu'il ait fait époque dans l'histoire de l'épistolographie russe. Cela aurait supposé l'existence de l'éducation publique et de l'imprimerie, le développement du droit civil et de l'appareil bureaucratique, la croissance des industries, du commerce, etc., enfin la mise en place d'un service postal régulier³⁸ ; autrement dit, il fallait d'abord qu'apparaisse un nombre considérable de gens qui sachent, puissent et aient besoin de correspondre par lettres, et puis il fallait encore que ces gens

37. Généralement parlant, un vrai manuel ne peut apparaître avant que ne soit établie l'idée de valeur propre et universelle d'une connaissance ou d'un art. En Russie les premiers manuels dans le sens propre du mot apparurent à la fin du XVII^e siècle, avec la fondation par les frères Lihud de l'Académie gréco-latino-slavonne de Moscou.

38. Au XVIII^e siècle la poste ne desservait que les plus grandes villes et restait inaccessible à la majorité de la population (Brokgauz, Efron, *Enciklopedičeskij slovar'*, article « Počta »).

parviennent à considérer l'art de la lettre comme utile, commode ou prestigieux. Ces conditions n'étant pas encore tout à fait réalisées, l'emprunt d'un manuel épistolaire, motivé par la volonté personnelle du tsar-réformateur, resta un événement isolé. Mais il prépara la voie aux manuels épistolaires russes de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

1725-1765 : rupture de la tradition

Entre la troisième et dernière édition des *Exemples* (1725) et l'année 1765, aucun manuel épistolaire en russe ne parut tandis que, de 1765 à 1917, de nouveaux manuels furent imprimés tous les ans. Pourquoi cette lacune de quarante ans dans l'existence d'un genre qui se montra, plus tard, tellement vivace ? Il nous semble qu'il faut chercher la réponse non pas dans la spécificité du genre, mais dans l'état de la jeune imprimerie russe après la mort de Pierre le Grand.

Durant le règne de Pierre le Grand l'imprimerie russe était encore loin d'être l'industrie puissante et lucrative qu'elle devint au XIX^e siècle. En pratique, elle fonctionnait au gré de Pierre le Grand, sous sa surveillance directe et grâce à ses subventions³⁹. Les successeurs du tsar se montrèrent plus soucieux des pertes que le Trésor subit à cause de l'imprimerie que du développement de la culture qu'elle assurait. Le gouvernement ne voulut pas désétatiser l'imprimerie et s'épargner ainsi des dépenses. Il choisit de réduire son activité au minimum. En 1726, Catherine I^{re} interdit toute publication sans son autorisation personnelle⁴⁰ ; en 1727, Pierre II ferma définitivement toutes les imprimeries sauf une à Moscou, réservée à l'impression de la littérature religieuse, et une à Saint-Petersbourg, au Sénat (pour la publication des lois et des déclarations officielles)⁴¹. Toutefois, en 1726 l'Académie des sciences fut autorisée à ouvrir sa propre imprimerie, et l'édit de 1727 lui accorda le droit de publier « des livres historiques qui seront traduits en langue russe et approuvés par le Synode »⁴². I. D. Šumaher, bibliothécaire et « conseiller » de l'Académie, devint directeur de son imprimerie, qui resta, entre 1727 et 1755, la seule imprimerie russe ayant le droit de publier autre chose que des *ukazy* (édits impériaux) et des livres religieux. Sa production fut importante : elle imprima environ la moitié de tous les livres parus en Russie durant cette période⁴³.

39. G. Marker, *Publishing, printing, and the origins of intellectual life in Russia, 1700-1800*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1985, pp. 17-40.

40. R. M. Tonkova, « Peterburgskie tipografii pervoi četverti XVIII veka, vključaja akademičeskiju » (Les imprimeries de Saint-Petersbourg durant le premier quart du XVIII^e siècle, y compris les imprimeries académiques), *Trudy instituta knigi*, 5, 1936, p. 115.

41. G. Marker, *op. cit.*, pp. 43-44.

42. N. A. Kopanev, *Francuzskaja kniga i russkaja kul'tura v seredine XVIII veka. (Iz istorii meždunarodnoj knigotorgovli)* (Le livre français et la culture russe au milieu du XVIII^e siècle. Histoire du commerce international du livre), Leningrad, 1988, pp. 30-31.

43. S. P. Luppov, *Kniga v Rossii v poslepetrovskoe vremja (Le livre en Russie après Pierre le Grand)*, Leningrad, 1976, p. 50.

Mais dans un premier temps, et même dans les années 1750, les taux de publications annuelles restèrent inférieurs à ceux de la dernière décennie du règne de Pierre le Grand⁴⁴. En outre Šumaher, surtout dans les années 1720-1740, préférait imprimer en langues étrangères et vendait la plus grande partie de sa production hors de Russie⁴⁵. Le répertoire des livres en russe changea aussi par rapport à l'époque de Pierre le Grand : si le pourcentage de livres scientifiques et technologiques et surtout de « belles-lettres » augmenta, le pourcentage de manuels de toutes sortes, y compris les livres de grammaire et la littérature linguistique, tomba de trois à deux pour cent, alors que la demande devait s'accroître avec le développement de l'éducation publique⁴⁶. Dans une situation où la production de livres profanes en russe était monopolisée par l'imprimerie académique, et où cette dernière fonctionnait sous la direction d'un homme qui ne veillait qu'à ses propres intérêts financiers⁴⁷, l'offre de livres sur le marché russe ne faisait pas face à la demande potentielle. L'absence de tel ou tel titre ou même de toute une branche de la littérature sur le marché du livre russe à cette époque ne permet pas de conclure qu'ils n'auraient pas trouvé de lecteurs.

Les changements sociaux des années 1750-1760 et l'essor du manuel épistolaire en russe

Les historiens de la société russe des années 1750-1760 attribuent le succès de l'éducation publique à cette époque aux changements dans l'esprit de la noblesse. Quand, sous le règne de Pierre le Grand, le service d'État devint obligatoire pour tous les nobles, une éducation (au moins minimale) devint une nécessité ; la noblesse, surtout celle de grandes villes, commença à reconnaître progressivement l'importance de l'éducation systématique et de la culture générale. La notion de *culture* fut pour la première fois interprétée comme *culture occidentale* par Pierre le Grand. Dans les années 1750, cette interprétation devint prépondérante et même restrictive parmi les nobles : d'après Marc Raeff « it was believed that unless a Russian acquired a smattering of everything that the West had to offer, he could not be considered educated or even civilized »⁴⁸. Déjà au milieu des années 1750 les jeunes gens qui sortaient des nouvelles grandes écoles et des académies constituaient une partie importante, et la plus active, de l'élite cultivée russe. Au début ils n'étaient peut-être que quelques centaines, mais ils étaient concentrés dans les capi-

44. G. Marker, *op. cit.*, p. 68.

45. N. A. Kopanev, *op. cit.*, pp. 33-45.

46. G. Marker, *op. cit.*, p. 60, tabl. 2.2.

47. P. P. Pekarskij, *Nauka i literatura v Rossii pri Petre Velikom (La science et la littérature en Russie sous Pierre le Grand)*, Saint-Petersbourg, 1862, 1, p. 49 ; *Materialy dlja istorii Akademii Nauk (Matériaux pour l'histoire de l'Académie des sciences)*, Saint-Petersbourg, 1889, 5, pp. 377-378.

48. Marc Raeff, *Origins of the Russian intelligentsia : The eighteenth-century nobility*, New York, Harcourt, Brace and World, 1966, p. 138.

tales et dans des régiments prestigieux, ce qui les rendait très visibles et contribuait à la formation de leur conscience collective, la conscience d'un groupe social (*obščestvo*) dont les valeurs, les principes, les goûts et les intérêts devaient être un exemple pour le reste de la société. La lecture et l'écriture représentaient leurs activités intellectuelles principales. Naturellement, ces changements sociaux eurent un impact immédiat et très fort sur l'imprimerie.

Entre 1752 et 1774, huit nouvelles imprimeries institutionnelles furent ouvertes en Russie, quatre d'entre elles dans des institutions d'éducation supérieure. Le chiffre annuel des livres parus passa de 50 à 190 environ⁴⁹. Ces imprimeries n'étaient pas de simples usines à livres. Leur rôle majeur à cette époque était de constituer des foyers culturels pour un nombre croissant d'étudiants, de professeurs et d'anciens élèves de grandes écoles. Ils fondaient des sociétés de traduction, de publication et de lecture ; ils éditaient des journaux et faisaient tirer leurs compositions ou leurs traductions à leurs propres frais⁵⁰. D'une façon ou d'une autre, la majorité des livres parus en Russie à cette époque devaient leur existence aux intérêts et aux besoins des cercles liés aux grandes écoles et à l'Université de Moscou⁵¹.

La tradition des manuels épistolaires en russe fut reprise, en 1765, dans ce milieu cultivé (les *literati*) : le *Nastavlenie, kak sočinjat' i pisat' vsjakie pis'ma k raznym osobam, s priobščeniem primerov iz raznyh avtorov*⁵² et ses quatre rééditions (1769, 1773, 1783, 1786) furent imprimés par l'Université de Moscou ; les deux dernières parurent sous les auspices de Nikolaj Novikov qui loua, en 1779, l'imprimerie universitaire, prit en gestion sa librairie et fonda, en 1782, une société qui patronnait la publication d'ouvrages éducatifs importants mais peu rémunérateurs. L'édition de 1783 porta le nom du groupe.

L'*Instruction* était une traduction anonyme (sans auteur et sans traducteur) du *Secrétaire à la mode* de Jean Puget de La Serre⁵³. Le fait que le traducteur russe ait choisi un manuel français est caractéristique de cette époque où le prestige culturel de la France était tel en Russie que les *literati* se croyaient intellectuellement obligés de faire connaître au public russe tout ce qu'il y avait de célèbre ou de popu-

49. G. Marker, *op. cit.*, tabl. 3.3, 3.4.

50. Sur le fonctionnement des imprimeries des Corps des Cadets et de l'Université de Moscou voir *ibid.*, pp. 78-83 et 83-88.

51. *Ibid.*, pp. 71, 72 - tabl. 3.1.

52. *Instruction pour composer et écrire des lettres de toutes sortes à toutes personnes avec des exemples empruntés à différents auteurs*, cité *infra* : *Instruction*.

53. Les traducteurs et compilateurs russes n'indiquaient jamais leurs sources. Il est difficile de dire précisément quelle édition de La Serre utilisa le traducteur russe, sans doute une des éditions hollandaises qui se trouvaient à cette époque à profusion dans les deux capitales de la Russie. Au début du XIX^e, la Bibliothèque Impériale Publique de Saint-Pétersbourg possédait six éditions du *Secrétaire à la mode* parues chez les Elzévir entre 1645 et 1665 et une quantité d'autres éditions (*Les Elzévir de la Bibliothèque Impériale Publique de St-Pétersbourg. Catalogue bibliographique et raisonné publié sous les auspices et aux frais du Prince Joussouppoff et rédigé par Ch. Fr. Walther, bibliothécaire supérieur de la Bibl. Imp. Publique, Saint-Pétersbourg, 1864 ; [Rudolf Minzloff], Les Elzévir de la Bibliothèque Impériale Publique de St-Pétersbourg, Saint-Pétersbourg, 1862*).

laire dans la littérature française⁵⁴. En outre, le *Secrétaire* contenait une partie de *Lettres morales* et répondait donc parfaitement au goût de l'époque : comme l'ont constaté plusieurs historiens, par le biais du système d'éducation secondaire qui fut mis en place en Russie au milieu du XVIII^e siècle, la noblesse était gagnée aux idées d'humanisme, de modernisme et de devoir moral. Des recueils traduits de « lettres morales » connaissaient alors une vogue croissante. La façon dont le traducteur traite le texte original illustre bien ce penchant des *literati* russes de l'époque pour le didactisme. Puget de La Serre ne se souciait pas d'enseigner la morale à son lecteur⁵⁵. Il visait à donner des exemples du style épistolaire idéal. Quand il rajoutait aux schémas confectionnés par lui-même des « lettres morales » d'écrivains et d'hommes d'État célèbres, il cherchait surtout à montrer encore plus précisément ce qu'était « une bonne lettre » : elles furent munies de tous les attributs d'une vraie lettre (adresse, signature, etc.) qui manquaient à ses propres modèles⁵⁶. Cependant, le traducteur russe supprima tout ce qui donnait à ces lettres un cachet d'authenticité⁵⁷ : les noms des correspondants, les indications de temps et de lieu, tous les détails de la vie réelle, tous les sujets marginaux ; parfois même il évacuait le motif pour lequel la lettre était écrite. Dans les désignations des lettres il passa du simple « d'un tel à un tel », chez La Serre, aux titres thématiques : « de la mort », « du temps qu'il faut ménager », « de la fortune », « de l'amitié », « pour vivre en sérénité », « des opinions du peuple », etc. D'ailleurs, le traducteur ne choisit que des lettres d'où il put extraire un raisonnement didactique et il laissa les autres de côté. Suivant la même logique, il fit des coupures dans l'introduction théorique du manuel de La Serre. Il omit ou abrégéa toutes les prescriptions concernant la qualité du papier (« doré et musqué si on veut »), la taille des marges, les façons de cacheter et de plier les lettres, etc., et il élimina les propos qui heurtaient son attitude moraliste (par exemple, il ne traduisit pas un long passage où La Serre conseille à son lecteur la façon de composer des « lettres de requête » : « Quand la chose qu'on demande n'est gueres honneste [...] alors donc il faut user d'insinuation [...] nous représenterons que ce dont nous prions est juste et honneste »⁵⁸). Sa disposition au didactisme devient encore plus manifeste quand on juxtapose le titre de l'*Instruction* à ceux de son original français et du manuel de 1708. Il ne traduisit pas littéralement le titre de La Serre ; il ne suivit pas non plus l'exemple de son prédécesseur russe qui, en évitant un ton autoritaire, proposait à ses lecteurs des *Exemples sur la façon d'écrire différents compliments en langue allemande...* ;

54. À partir des années 1760 un livre sur quatre paru en russe avait un original francophone ; le total des traductions du français entre 1725 et 1800 est de 2000 titres environ (N. Kopanév, *op. cit.*, p. 3).

55. Les *Lettres morales* ne se trouvaient ni dans son premier manuel, le *Secrétaire de la cour* (1624), ni dans la première édition du *Secrétaire à la mode* (1640) ; on les voit apparaître seulement dans une de ses rééditions augmentées.

56. J. Chupeau, « Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire : les avatars du Secrétaire de la cour », *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises*, 39, 1987, p. 116.

57. Cette partie des *Lettres morales* (*Nravoučitel'nye pis'ma*) parut seulement en 1769, dans la deuxième édition de l'*Instruction*.

58. *Le Secrétaire à la mode...*, *op. cit.*, pp. 15-18.

mais il choisit un mode de présentation assez catégorique (*Instruction pour composer et écrire des lettres de toutes sortes...*) et n'indiqua même pas que cette « instruction » appartenait à un auteur français et que ces « règles » se rapportaient à une autre langue, à une autre culture. Contrairement à Mihail Šafirov, il ne laissait pas ses lecteurs apprécier si ces principes épistolaires empruntés convenaient à leur nouveau public, ni juger si ces exemples étaient bons à imiter.

L'analyse des digressions du traducteur (on pourrait dire de l'auteur) par rapport au texte originel de La Serre montre, d'une façon différente de celle des *Exemples* de 1708, comment, au XVIII^e siècle, une œuvre littéraire transplantée dans la culture russe subissait une transformation plus profonde qu'un simple changement de langue, et la façon dont on l'accommodait aux conditions propres à son nouveau milieu culturel. Les *Exemples* perdirent en Russie leur fonction de livre-outil, parce qu'on n'avait jamais vu d'outils semblables et que personne ne savait s'en servir ; sans doute lisait-on ce livre plutôt comme une encyclopédie des mœurs allemandes. Cinquante ans plus tard, ce genre reçut une place dans la hiérarchie littéraire russe et un public apparut, capable d'utiliser un manuel épistolaire selon sa vocation initiale. Mais d'autres circonstances, qui surgirent à cette époque, firent que ce genre utilitaire acquit une fonction accessoire et changea, au moins temporairement, de statut : pour le traducteur de l'*Instruction* et pour son public, les *litterati*, l'importance des leçons morales véhiculées par ce texte fut au moins égale à son importance en tant qu'ouvrage sur l'art épistolaire.

De tous les manuels épistolaires russes, seule l'*Instruction* de 1769, et ses rééditions de 1773 à 1786, sont caractérisées par cette attitude didactique explicite. Bien que, jusqu'à 1812, la plupart des manuels comportassent dans leur titre le mot *nastavlenie* (*instruction*), celui-ci était plus souvent un des éléments du titre que son mot clef⁵⁹. Dans l'*Instruction*, les lettres morales (*nравouchitel'nye pis'ma*) sont rassemblées dans un chapitre à part et constituent presque la moitié du manuel. Certaines d'entre elles réapparurent dans tous les manuels postérieurs, mais elles ne furent plus jamais présentées comme un ensemble cohérent et visible ; leur présence devint plutôt formelle.

L'histoire éditoriale de l'*Instruction* se termina en 1786, mais son influence sur le développement du manuel épistolaire en russe se révéla considérable et surtout très durable. Considérable, puisque ce fut le premier manuel épistolaire en russe accessible au grand public, puisqu'il donna le canon du genre, montra des voies possibles pour son développement, créa une base théorique des *écritures ordinaires* et débuta la constitution d'un corpus d'épistolographie familière en russe. Durable, parce que les axiomes de La Serre, sa classification⁶⁰ et ses modèles de lettres, transmis par l'*Instruction*, furent légués de manuel en manuel jusqu'aux années 1830.

59. Par exemple : *Novyj vseobščij sekretar'... soderžaščij, s nastavleniem..., pis'ma...* (*Le nouveau secrétaire universel... comportant, avec une instruction comment se former dans le style épistolaire, des lettres, etc.*), 1806.

60. Le traducteur reprit sans aucune modification la classification des lettres proposée par La Serre. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et à travers tout le XIX^e les manuels russes se fondèrent sur cette classification en l'augmentant ou en la réduisant parfois de quelques éléments, mais sans changer le principe de son organisation : l'énumération des situations épistolaires de base.

Les manuels épistolaires de 1788 : à la recherche d'un nouveau public

En 1788 quatre nouveaux manuels parurent en même temps. Une nouvelle époque, qu'on pourrait appeler l'époque du *Pis'movnik*, commença pour l'histoire du manuel épistolaire en russe. Le mot *pis'movnik*⁶¹, mis alors en usage par un des auteurs des nouveaux manuels (probablement, par P. I. Bogdanovič⁶²), concurrença pendant longtemps le mot *sekretar*⁶³ dans les titres de manuels, le supplanta progressivement dans les années 1830 et finit par devenir l'autodénomination d'un genre indépendant : à partir des années 1850, les manuels épistolaires étaient présentés dans certains catalogues de libraires dans des sections séparées sous le titre « *Pis'movniki* », tandis que précédemment ils étaient cités parmi les grammaires et les manuels de langue (section « *Jazykoznanie* »⁶⁴). Ce nouveau nom était un symptôme évident des changements internes que subissaient alors les manuels épistolaires russes. Les manuels de 1788 gardèrent les postulats théoriques de l'*Instruction* de 1765, sa classification des lettres et certains de ses modèles. Mais trois d'entre eux intégrèrent de nouveaux éléments qui permirent d'attirer un public plus large que le cercle restreint des *literati*.

Le manuel d'Ivan Sokol'skij⁶⁵, professeur de l'Académie gréco-latino-slavonne de Moscou, fut pour les Russes le premier exemple d'un manuel épistolaire contenant, outre les modèles de lettres de l'*inventaire français*⁶⁶, des modèles de lettres d'affaires. Cette synthèse le rendait potentiellement intéressant pour un public vaste et socialement hétérogène. Mais Sokol'skij ne fut pas un innovateur très

61. « *Pis'movnik* » (livre des lettres), comme « *sonnik* » (livre, clé des songes), « *travnik* » (herbier, manuel des herbes médicinales), c'est-à-dire un livre contenant des exemples et des explications.

62. Sur quatre manuels épistolaires de 1788, deux portent le titre « *Pis'movnik* ». Un des deux manuels est anonyme, l'autre est attribué à Petr Ivanovič Bogdanovič (voir plus loin).

63. Un calque du « *secrétaire* » français ; il fut mis en usage par Ivan Sokol'skij dans sa traduction du *Secrétaire du cabinet et des négociants*, [...], Nice, 1766.

64. « Linguistique ».

65. *Kabinetskij i kupečeskij sekretar', napečatannyj vmeste v odnoj knige v pol'zu želajuščih naučit'sja pis'mennomu slogu vo vsjakom rode, ili Sobranie nailučših i upotrebitel'nejših pisem o vsjakih materijah i na vsjakoj slučaj. S kratkimi nastavljenijami dlja sočinenija onyh, s priobščeniem pisem, kasajuščihsja do kupečeskikh del, raspisok, verjuščih i dogovornyh pisem, kontraktov i vekselej*, 2 čast., M., pečatano u soderžatelja tipografii F. Gippiusa (*Le secrétaire du cabinet et des négociants, imprimé ensemble dans un volume à l'usage de ceux qui désirent s'instruire du style épistolaire en tout genre, ou recueil des lettres les meilleures et les plus utilisées sur toutes sortes de sujets et pour toutes les occasions. Comportant de brèves instructions pour les composer, et avec des lettres concernant des affaires de négociants, quittances, pouvoirs et lettres de contrats, traités et lettres de change...*), 1788. [La dédicace est signée : « Moskovskoj akademii učitel' Ivan Sokol'skij » (Ivan Sokol'skij, professeur de l'Académie de Moscou)]. Ce manuel est presque entièrement traduit d'après *Le Secrétaire du cabinet et des négociants, Imprimé ensembles dans un Volume en faveur des commençans, qui désirent s'instruire dans le style Épistolaire sur toutes sortes de sujets, précédé d'une introduction à l'Art d'écrire des Lettres* (Nice, Gabriel Floteron, 1766).

66. On sous-entend ici les traductions des modèles des lettres issus du *Secrétaire à la mode* de La Serre et les modèles confectionnés par les auteurs russes mais qui s'inscrivent dans la classification standard du manuel pré-révolutionnaire français.

courageux. Les lettres marchandes, qu'il présenta dans la deuxième partie du manuel, n'avaient aucune spécificité nationale, puisque la majorité d'entre elles fut traduite du *Secrétaire du cabinet*. Sur cette voie Sokol'skij se vit éclipsé par Petr Bogdanovič.

Petr Ivanovič Bogdanovič⁶⁷ appartenait comme Novikov au milieu des *literati*, tournés vers des activités éditoriales. La majorité d'entre eux ne voyait dans ces activités qu'une extension de leurs loisirs littéraires ; mais quelques-uns, notamment Novikov, Bogdanovič et Plavil'sčikov, firent de véritables carrières éditoriales⁶⁸. Le manuel de Bogdanovič, intitulé *Pis'movnik, ili novoe i jasnoe nastavlenie, kak sočinjat' vsjakogo roda pis'ma, takže kak pisat' prošeniya, ob''javleniya, dogovory, zapisi, raspiski, svidetel'stva, verjuščie, objazatel'stva, zaveščaniya* [...] ⁶⁹, paru en 1788, est le premier manuel épistolaire russe original. Il s'adresse aux hommes d'affaires, tout d'abord aux commerçants, et d'une façon plus générale à toute personne ayant besoin d'écrire une requête, une demande, un annonce, etc., sans avoir une éducation suffisante ou tout simplement l'habitude de le faire. Le manuel est composé de deux parties : lettres marchandes (*kupečskie pis'ma*) et lettres diverses (*pis'ma raznogo soderžaniya*). Dans l'introduction de la première partie, Bogdanovič, conscient de proposer au public quelque chose de totalement inconnu, donne les raisons pour lesquelles son œuvre pouvait être utile au lecteur-commerçant (« Samyj važnyj torg proizvoditsja meždju otsuststvujuščimi črez pis'ma, koi dolženstvujut v otdalennyh mestah za nas govorit', prodavat' i pokupat', to est' iz''javljat' voobščee volju našu i izobražat' mysli jasno i opredelitel'no »⁷⁰) ou au lecteur-particulier devant la nécessité des démarches administratives (« Žaloby, donošenija i prošeniya dajut obyknovenno sočinjat' strjapčim, notariusam i drugim prikaznym ljudjam [...], no nesravnennno lučše i poleznee dlja každygo hodatajstvovat' samomu za sebja »⁷¹). De plus, Bogdanovič explique plusieurs termes nouveaux, comme « *verjuščee pis'mo* » (pouvoir),

67. Début des années 1750-1803. Bibliothécaire adjoint et traducteur de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Après avoir quitté, en 1783, le service académique, il continua à travailler comme traducteur libre et devint aussi auteur, compilateur, éditeur et propriétaire d'une imprimerie (1787).

68. Sur Bogdanovič voir I. F. Martynov, « Knigoizdatel', literator, i bibliograf XVIII veka Petr Ivanovič Bogdanovič » (Un éditeur, littérateur et bibliographe du XVIIIe siècle, Petr Ivanovič Bogdanovič), *Kniga*, 21, 1970, pp. 89-104 ; G. Marker, *op. cit.*, pp. 120-121, 261.

69. *Manuel épistolaire ou nouvelle et claire instruction qui montre comment composer toutes sortes de lettres, et comment écrire des requêtes, des annonces, des contrats, des actes, des quittances, des attestations, des pouvoirs, des engagements, des testaments* [...], Izdal P. B., SPb., 1788. L'unique exemplaire de ce *Pis'movnik* connu actuellement est conservé aux Archives des actes anciens de l'État russe (RGADA), fonds 182.

70. « Le commerce le plus important entre des individus qui ne sont pas présents se fait par l'intermédiaire de lettres qui doivent dans des lieux éloignés parler, vendre et acheter en notre nom, c'est-à-dire exprimer en général notre volonté et exposer nos pensées clairement et de façon précise », *Pis'movnik, ili novoe i jasnoe nastavlenie*..., *op. cit.*, p. 3.

71. « Les plaintes, les rapports et les requêtes sont généralement données à composer à des avoués, des notaires et autres clercs [...] mais il est bien préférable et plus utile pour chacun de plaider pour soi-même », *Pis'movnik, ili novoe i jasnoe nastavlenie*..., *op. cit.*, p. 13.

« *kontrakt* » (contrat), « *dolgovaja raspiska* » (quittance de dette), et montre comment on les rédige « chez les étrangers ». En composant ses lettres, Bogdanovič abandonne la stratégie des modèles abstraits où l'on remplace par des formules évasives tous les détails qui seraient naturels dans un texte épistolaire. Les exemples proposés par Bogdanovič contiennent les inévitables clichés épistolaires, mais ils sont remarquablement informatifs et donnent un aperçu de l'état du commerce de l'époque. On apprend les noms des marchandises exportées et importées, les prix, les taux de change monétaire, le volume des exportations et des importations en quantités de marchandises et en roubles. Dans une des lettres, Bogdanovič représente un marchand expérimenté qui explique à un jeune apprenti tout le système du commerce intérieur et extérieur de Moscou et l'informe sur les particularités de chacune de ses onze parties. La lettre ressemble beaucoup à un article de dictionnaire encyclopédique⁷². Cette précision perd son caractère statistique mais ne disparaît pas dans la partie des *Lettres diverses*. Si une lettre parle des missions domestiques, leur nature est toujours précisée (vendre des chevaux, par exemple) ; si c'est une lettre de requête, la demande est spécifiée (prêter x roubles pour reconstruire une maison incendiée). Les statuts sociaux des signataires et des destinataires sont diversifiés et, dans la plupart des cas, ne sont pas très élevés. Ce sont des lettres de marchands, de bourgeois (*meščane*), de paysans, une lettre de soldat⁷³. Si des personnages illustres y apparaissent, c'est lorsqu'un humble habitant d'une ville ou de la campagne lui demande secours ou protection⁷⁴, mais on n'y trouve aucune situation qui soit propre uniquement à la vie des nobles.

Toutefois, dans ces recherches d'un public pour les manuels épistolaires, les nobles ne furent pas oubliés. Le troisième manuel de 1788⁷⁵ contenait, entre autres, des lettres d'affaires adaptées au cadre de vie spécifique de la noblesse russe : « *Pis'mo k upravitelju dereven'* » (Lettre à l'intendant du domaine : le maître signale à son gérant que la redevance annuelle (*obrok*) est reçue et l'incite à punir le staroste qui s'est avéré un ivrogne), « *Prikaz staroste* » (Ordre au staroste : le maître ordonne à son staroste de prendre des sanctions contre les paysans qui ne payent pas la redevance (*nedoimiki*) ; des pénalités différentes sont proposées selon

72. L'idée de créer un manuel de commerce sous forme de lettres ne resta pas sans suite. Ainsi, en 1797, parut un livre intitulé *Pis'ma ot otca k synu, v kotoryh opisывajutsja važnejšie dolžnosti kupečeskogo sostojanija, i potrebnye znanija k otpravleniju trgovli s vygodou, perevod s nemeckogo* (Lettres d'un père à son fils, dans lesquelles sont décrites les fonctions principales de l'état de négociant et les connaissances requises pour un exercice lucratif du commerce, traduction de l'allemand) [I. Ja. Novikov], Moscou, 1797.

73. « *O dostavlenii krest'janinu pomošči so storony direktora ekonomii* », « *Izvestie iz armii k prijatelju* » (« Pour l'obtention par un paysan de l'aide du directeur de l'économie », « Nouvelles de l'armée à un ami »), etc.

74. « *Žaloba namestniku ot razorennoho* », « *Pros'ba o posobii so storony namestnika* », « *Pros'ba k gubernatoru o zaščite ot raznyh kovarstv* », « *Pros'ba k pravitelju namestničestva o presečenii nespravedlivostej so storony sudej* » (Requête d'un homme ruiné au gouverneur général, Demande de subvention auprès du gouverneur général, Demande de protection auprès du gouverneur contre certaines perfidies, Demande au gouverneur général pour qu'on mette fin aux injustices des juges).

75. Il porte le numéro 5 dans la liste de l'annexe, cf. p. 685.

l'importance de la dette) ; « Verjuščie pis'ma o prodaže i o pokupke čeloveka » (Pouvoirs pour la vente et l'achat d'un homme) ; « Verjuščee pis'mo ob otdače krest'janina v kuznečnuju nauku » (Pouvoir pour la mise en apprentissage d'un paysan en ferronnerie) ; « Kontrakt, zaključennyj s portnym (s povarami) o vyučke čeloveka » (Contrat conclu avec un tailleur (des cuisiniers) pour l'apprentissage d'un serf), etc. Le manuel épistolaire classique français évitait ce genre de sujet. Les lettres de recommandation mises à part, on n'y trouve pas de modèles de lettres d'affaires pour les nobles. Mais apparemment, les auteurs russes les estimèrent nécessaires, et les exemples cités ci-dessus — typiques et débordant de détails locaux — furent réimprimés encore longtemps et servirent de base à la création de nouveaux modèles similaires⁷⁶.

Enfin, les *literati* ne furent pas totalement éclipsés. Le quatrième manuel épistolaire de 1788 était explicitement élitiste : son auteur s'adressait à un public cultivé et francophile et se souciait plutôt d'une « éducation soignée » que des affaires. C'était une traduction (anonyme sans auteur et sans traducteur) des *Modèles de lettres sur différents sujets* par Louis Philipon de la Madelaine⁷⁷ ; elle avait pour titre *Kratkie pravila, sposobstvujučie k naučeniju sočinjat' raznogo roda pis'ma, s priobščeniem primerov iz slavnejših pisatelej i obrjada, v pis'mah upotrebljaemogo*. Pervod s francuzskogo⁷⁸. Le manuel de Philipon de la Madelaine était une innovation à l'époque de sa parution. L'auteur définissait son auditoire comme moderniste (« je n'écris pas pour les grands-mères ») et séparé à la fois des « Grands » et des « négociants » : il conseillait à son lecteur d'éviter le commerce avec les premiers et critiquait le manque de goût des derniers : « Il est surtout très facile d'indisposer les Grands. Accoutumés qu'ils sont à représenter, enivrés de louanges et pleins d'eux-mêmes, ils se formalisent du moindre terme qui ne leur paroît pas assez respectueux. Ils ne veulent pour la plupart que des flatteurs ou des esclaves, presque jamais des amis », et « Les negocians disent toujours *en retour de la chère vôtre de l'expiré* [...] »⁷⁹. Autrement dit, Philipon de la Madelaine cherchait son public dans la classe moyenne des intellectuels. La traduction russe de son manuel avait la même destination. Ce fut le dernier manuel épistolaire imprimé par

76. Voir, par exemple, *Vseobščij sekretar', ili novyj i polnyj pis'movnik*. [...] (*Le secrétaire universel ou manuel épistolaire nouveau et complet...*) Moscou, 1793, 1796, 1807, 1808, 1811, 1829 ; *Polnyj vseobščij pis'movnik* [...] (*Manuel épistolaire universel complet...*), Moscou, 1798, 1805 ; *Novejšij vseobščij i polnyj sekretar'* [...] (*Le nouveau secrétaire universel complet...*), Moscou, 1801, 1815, etc.

77. Première édition — Lyon, P. D. Ponthus, 1761. Sur ce manuel voir J. Altman, « Political ideology in the letter manual (France, England, New England) », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 18, 1988, pp. 112-113 ; et J. Altman, « La politique de l'art épistolaire au XVIII^e siècle », in B. Bray, Ch. Strosetzki, eds, *Art de la lettre, art de la conversation à l'époque classique en France*, Paris, Klincksieck, 1995, pp. 140-141.

78. *Règles brèves, pour aider à apprendre à écrire des lettres de toutes sortes, augmenté d'exemples extraits d'écrivains les plus célèbres et des pratiques utilisées dans les lettres. Traduit du français* (Moscou, v Universitetskij tipografii, u N. Novikova, 1788). Cité *infra* : *Règles brèves*.

79. Louis Philipon de la Madelaine, *Modèles de lettres sur différents sujets*, Lyon, 1761, pp. 21, 127.

Novikov, et le caractère de la source française correspondait au statut de l'éditeur russe : Novikov appartenait aux éditeurs qui travaillaient, avant tout, pour les *literati*. Son nom, remplaçant, selon l'usage fréquent des imprimeurs russes de l'époque, les noms de l'auteur et du traducteur, devait recommander la traduction au jeune public intellectuel russe, semblable à celui qu'avait visé Philippon de la Madelaine en France. Le manuel contenait des lettres de Mme de Sévigné, Voltaire, Rousseau, Graffigni, Swift et Pope.

Chacun des manuels de 1788 avait donc ses propres particularités qui définissaient son public. Parmi eux, seules les *Règles brèves* ne furent jamais réimprimées, cas rarissime dans l'histoire du manuel épistolaire russe ; et, cas unique dans cette histoire, les modèles de lettres de ce manuel ne furent pas reprises dans les manuels épistolaires plus tardifs. Les causes de cet oubli précoce sont étroitement liées à l'histoire générale du commerce du livre au tournant du XVIII^e siècle. Cette histoire permet aussi de mettre en évidence les facteurs qui déterminaient le développement structurel du manuel épistolaire russe au XIX^e siècle.

La commercialisation du manuel épistolaire russe

Au milieu des années 1780 le commerce du livre dans les deux capitales russes devint suffisamment lucratif et attira de riches marchands qui manquaient encore d'expérience dans ce domaine, mais qui l'estimaient assez rémunérateur pour mériter leur intérêt. De leur rang sortirent plusieurs premiers grands libraires et imprimeurs⁸⁰ russes : les Glazunov, Timofej Poležnev, les Ponomarev, Matvej Ovčinnikov, Andrej Rešetnikov, Ivan Zajkin et d'autres⁸¹. Cette première génération d'imprimeurs professionnels et de libraires privés resta active jusqu'à la fin des années 1820. On doit convenir que ce ne fut pas uniquement le souci de rentabilité qui guida leurs activités. Mais comme ils étaient professionnels et cherchaient à rester dans le commerce du livre plusieurs années de suite, ils devaient, de gré ou de force, penser davantage au côté commercial de leur entreprise que les *literati* qui étaient amateurs et qui ne vendaient presque jamais leurs livres eux-mêmes. Naturellement, les imprimeurs professionnels et les libraires étaient souvent en quête de livres se vendant bien. En 1788 les manuels épistolaires attirèrent leur intérêt. Nous avons vu, d'après l'exemple de l'*Instruction*, qu'au début l'avenir du manuel épistolaire en Russie dépendait beaucoup du milieu des *literati* qui le fit venir de France et qui le soutint durant les premières années de son existence. Ce milieu favorisait le type du manuel élitiste, comme l'*Instruction* ou les *Règles brèves*. Mais les libraires-éditeurs professionnels comprirent rapidement qu'il n'avait pas d'avenir,

80. Le 15 janvier 1783, Catherine II signa un édit autorisant les particuliers à ouvrir des presses privées sans permission gouvernementale (*ukaz o vol'nyh tipografijah*).

81. A. A. Zajceva, « Novye materialy o russkikh knižnyh lavkah v Sankt-Peterburge v konce XVIII-načale XIX veka » (Nouveaux matériaux sur les librairies à Saint-Petersbourg, fin XVIII^e-début XIX^e), in *Knižnoe delo v Rossii v XVI-XIX vekah (L'industrie du livre en Russie au XVI^e-XIX^e siècles)*, Leningrad, 1980, pp. 116-143.

car un homme cultivé n'y aurait pas recouru ni pour rédiger ses lettres — il savait le faire —, ni pour trouver des textes d'épistoliers célèbres — il les aurait lus en entier dans d'autres éditions. En revanche, le manuel tourné vers les intérêts et les besoins des marchands, des *meščane* (petits-bourgeois) et de la petite noblesse pouvait trouver un large public de gens qui savaient lire et écrire, mais qui manquaient d'entraînement dans cet art. Poussé par cette logique Friedrich Hippius⁸², imprimeur danois qui possédait une presse privée à Moscou, imprima, deux fois dans la même année, la traduction de Sokol'skij⁸³. Une année après, en 1789, son exemple fut suivi par le libraire Ivan Petrovič Glazunov, qui finança la réimpression du *Pis'movnik, soderžaščij raznye pis'ma*. Apparemment, les manuels trouvèrent leurs lecteurs puisque Glazunov paya un nouveau tirage du même ouvrage (publié en 1793), et le manuel de Sokol'skij fut repris, en 1795, par Andrej Rešetnikov⁸⁴, qui, d'ailleurs, avait déjà imprimé, en 1793, le *Vseobščij sekretar', ili novyj i polnyj pis'movnik* (aux frais du libraire Semen Nikiforov). Ce dernier manuel connut encore cinq rééditions (1796, 1807, 1808, 1811, 1829), toutes réalisées par des imprimeurs et libraires professionnels : Ivan Glazunov, et Rüdiger et Claudia. Rüdiger et Claudia imprimèrent encore deux autres manuels épistolaires (quatre éditions, dont une payée d'avance par le libraire Timofej Poležaev). Ponomarev réimprima en 1815 le manuel subventionné autrefois par Poležaev ; Zajkin finança un nouveau manuel (1829) et Avgust Semen — deux (1825 et 1827). Le libraire Matvej Glazunov (frère aîné d'Ivan Glazunov) acheta les droits d'édition du *Novejšij samyj polnyj i podrobnij pis'movnik* (première édition, 1812 ; deuxième, 1822) et la troisième édition (1829) parut avec son *copyright* : « Izdanie sej knigi prinadležit navsegda izdatelju moskovskomu kupcu Matveju Glazunovu » (L'édition de ce livre appartient pour toujours à l'éditeur libraire moscovite Matvej Glazunov)⁸⁵ — fait rarissime dans l'imprimerie russe du XIX^e siècle. Nous n'avons pas d'informations sur chacune des 37 éditions sorties entre 1788 et 1830, mais au moins 19 d'entre elles doivent leur parution aux imprimeurs et libraires professionnels. Ils exercèrent une influence décisive sur la structure du manuel épistolaire russe, influence d'autant plus forte que, dès le début de son existence et jusqu'aux années 1850, le manuel était le plus souvent anonyme⁸⁶ et l'auteur, qui aurait pu insister sur sa volonté créatrice et protéger ses droits et les droits de son œuvre, était éclipsé par l'éditeur. Dans les années 1790,

82. Ressortissant de l'Europe, Hippius était sans doute mieux accoutumé à ce genre de production éditoriale et la savait payante. Notons que Bogdanovič, qui lisait au moins trois langues européennes, devait aussi se rendre compte que le manuel épistolaire était un genre populaire.

83. Le titre de la deuxième édition fut légèrement changé.

84. Hippius resta actif jusqu'en 1792. Dans l'édition de Rešetnikov, la partie des lettres marchandes fut revue et augmentée.

85. Les Glazunov n'eurent pas le temps de profiter de leurs droits, car Matvej mourut en 1830 et Ivan en 1831. Cela explique le fait que ce manuel ne fut plus jamais réimprimé.

86. 56 % des manuels épistolaires parus entre 1765 et 1900 sont anonymes. Parmi les manuels de la première moitié de cette période, 92,7 % sont anonymes ; ensuite, le nombre de manuels signés atteint 23 %.

les libraires-éditeurs professionnels abandonnèrent complètement le manuel élitiste au profit d'un manuel multifonctionnel, qui réunissait plusieurs types de lettres et qui perdait, à force d'éclectisme, toute prédestination sociale précise.

Le manuel épistolaire russe trouve son identité structurelle

Le début de l'époque du manuel épistolaire pour ainsi dire synthétique fut marqué par l'apparition dans son titre du mot *vseobščij* (universel) : le premier d'entre eux, paru en 1793, s'intitulait *Vseobščij sekretar', ili novyj i polnyj pis'movnik* (*Le secrétaire universel ou manuel épistolaire nouveau et complet*), le deuxième, paru à Moscou en 1796 — *Vseobščij novějšíj i polnyj pis'movnik* (*Le nouveau manuel universel complet*). Tous les deux étaient anonymes, tous les deux comportaient plusieurs modèles de lettres empruntés à chacun des manuels précédents. Les modèles nouveaux exploitaient des thèmes déjà défrichés. Le manuel de 1796 fut réimprimé deux fois⁸⁷, le *Vseobščij sekretar'* de 1793 battit tous les records et parut encore cinq fois⁸⁸. Sa troisième édition (1808), ainsi que le *Novějšij polnyj pis'movnik* (*Nouveau manuel épistolaire complet*) (SPb., 1 Kadetskij korpus, 1808), comportaient — pour la première fois dans l'histoire du manuel épistolaire russe — de « vraies lettres »⁸⁹ d'empereurs et d'hommes d'État russes et étrangers. Ensuite il fallut attendre un peu plus d'un an seulement pour que le manuel épistolaire russe achève son évolution structurelle : en 1810 parut *Novějšij vseobščij sekretar', ili polnyj pis'movnik*⁹⁰, dont la deuxième partie comportait des lettres d'un écrivain russe.

La plupart des modèles de lettres de ce manuel étaient des réimpressions, et son introduction théorique était une version révisée de l'introduction de l'*Instruction* de

87. En 1798 et en 1805.

88. En 1796 et 1807, chez Rüdiger et Claudia ; en 1808, 1811 et 1829, chez Ivan Glazunov.

89. Ici, et partout dans ce texte, le terme « vraie lettre » désigne une lettre écrite à des fins de communication et qui avait été réellement envoyée ; les vraies lettres se distinguent des modèles de lettres créés par les auteurs de manuels épistolaires. Cependant, ces vraies lettres ne sont pas toujours strictement authentiques car elles ont souvent été remaniées par les compilateurs des manuels.

90. Le titre complet : *Novějšij vseobščij sekretar', ili polnyj pis'movnik, soderžaščij v sebe podrobnoe nastavlenie i primery, kak sočinjat' raznogo roda pis'ma, kak-to : izvestitel'nye, prositel'nye, rekomendatel'nye, družeskie, vygovornye, izvinitel'nye, pozdravitel'nye, blagodarstvennye, s prisovokupleniem primernyh pisem znamenityh osob, kak-to : Ekateriny II, Pavla I, Napoléona, Fridriha II, Iosifa II, Franca II, Elizavety korolevy Anglijskoj, grafa Suvorova, grafa Rumjanceva, princa Koburgskogo, Cicerona, Plinija, Popa, Vol'tera, Gerveja, Rasina, markizy Pompadur, Karamzina i drugih v sem rode proslavivšihja pisatelej. S opisaniem trgovli i jamarok..., s obrazcami novějšíh kommerčeskikh pisem [...]* (*Le nouveau secrétaire universel, ou manuel épistolaire complet, contenant des instructions détaillées et des exemples sur la façon de composer des lettres de toutes sortes, à savoir : d'information, de requête, de recommandation, d'amitié, de blâme, d'excuse, de compliment, de remerciement, avec en supplément des exemples de lettres de personnes illustres... Avec la description du commerce et des foires, avec des modèles de nouvelles lettres commerciales...*), 4 časti, Moscou, v Universitetskij tipografii, 1810.

1765. En un mot c'est une énorme compilation de 546 pages in-octavo, mais elle est cependant remarquable. D'abord, c'est la seule édition d'un manuel épistolaire russe qu'on pourrait qualifier de luxueuse : doré sur tranches, le cuir du dos estampé d'or sur fond pourpre, la tranche de la reliure estampée, papier fin bleu ciel, vignettes à la fin de chaque texte, culs-de-lampe, ce livre sort de l'ordinaire de l'imprimerie russe du XIX^e siècle. Quant au contenu, l'auteur du manuel proposait à ses lecteurs les lettres de Karamzin, champion de l'europanisation linguistique et fondateur de la langue littéraire russe moderne. Ses *Pis'ma russkogo putešestvennika* (*Lettres d'un voyageur russe*) avaient déjà été imprimées dans *Vestnik Evropy* en 1791-1795 et le texte intégral parut en 1801. Mais le manuel épistolaire s'appuie, assez naturellement, sur les autorités établies, et ce n'est pas là qu'on pourrait chercher de nouveaux talents. Les *Lettres* de Karamzin, bien que fondées sur des faits biographiques (y compris de vraies lettres écrites à ses amis lors de son voyage en Europe), constituent un ouvrage littéraire et non pas un véritable texte épistolographique. Mais cela ne gêna pas le compilateur du manuel, comme cela ne gêna pas ses successeurs qui insérèrent dès lors dans leurs manuels épistolaires des lettres littéraires (même en vers) des écrivains russes à côté de leurs vraies lettres⁹¹. Pour les auteurs des manuels épistolaires russes de l'époque, la frontière entre la lettre comme *écriture ordinaire* et le genre de la lettre rhétorique ou poétique était encore assez vague ; toutefois il faut se rappeler que la correspondance des écrivains russes modernes était encore très peu disponible au début du XIX^e siècle et que, si le compilateur d'un manuel épistolaire voulait imprimer leurs lettres, il devait se contenter, peut-être plutôt de force que de gré, des lettres littéraires. Le premier manuel épistolaire contenant un nombre comparativement important de vraies lettres d'écrivains russes (quatorze lettres) parut seulement en 1829⁹².

Dans les années 1810-1820, la plupart des manuels épistolaires russes imitaient la structure du *Novejšij vseobščij sekretar'* et comportaient donc huit « parties » :

1. une introduction théorique sur le style épistolaire ;
2. des exemples des « parties générales » (*obščie časti*) des lettres ; autrement dit, les débuts, les fins et les adresses des personnes de tout rang, de l'empereur au lieutenant, à travers toute la table des rangs (*tabel' o rangah*) ;
3. l'*inventaire français*⁹³ ;

91. Voir, par exemple, le *Novejšij samyj polnyj i podrobnij pis'movnik*... Moscou, 1812. On y trouve pêle-mêle des extraits des *Lettres* de Karamzin, de vraies lettres de Sumarokov, des « lettres » poétiques de M. N. Murav'ev et Ippolit Bogdanovič, etc.

92. *Vseobščij sekretar', ili polnyj pis'movnik, soderžaščij nastavenie, kak sočinjat' vsjakogo roda pis'ma, sobljudaja dolžnye priličija, s obrazcami onyh; takže primernye pis'ma nekotoryh gosudarej, polkovodcev, ministrov i drugih znamenityh osob i izvestnyh pisatelej*... (Le secrétaire universel ou manuel épistolaire complet, contenant des instructions sur la façon de composer des lettres de toutes sortes, en observant les convenances, avec des modèles ; contenant aussi des exemples de lettres de quelques souverains, généraux, ministres et autres personnalités illustres et écrivains célèbres...), 4 čast., U knigoprodavca Ivana Zajkina. SPb., pečatano v Tipografii Ekspedicii zagotovlenija gosudarstvennyh bumag, 1829. On y trouve des lettres de Lomonosov, Deržavin, Suvorov, Fonvizin, Žukovskij, Batjuškov.

93. Voir ci-dessus.

4. des modèles de lettres d'affaires ;
5. des lettres de souverains et d'hommes d'État russes et étrangers ;
6. des lettres d'écrivains et de philosophes étrangers (anciens et modernes) ;
7. des lettres d'écrivains russes ;
8. des appendices divers (informations sur les foires, tables des valeurs comparatives de l'argent et du papier-monnaie, tables des monnaies du monde, prix du papier timbré, horaires de la poste, actes législatifs concernant le commerce, etc.).

Entre 1788 et la fin des années 1820, seules deux de ces catégories subissaient des modifications : la collection des lettres des écrivains russes se complétait progressivement, et les informations annexées se renouvelaient, au moins partiellement, avec chaque nouveau manuel. Mais le contenu des six premiers groupes changeait très peu. Dans les années 1810-1820, les compilateurs des manuels s'en tenaient à une seule stratégie : réunir autant de textes que possible sans trop se soucier de leur ancienneté. Comme ils ne cherchaient pas leur matériau plus loin que dans les manuels épistolaires déjà existants, il en résultait une série de gros ouvrages de cinq à six cents pages paraissant pratiquement tous les ans et contenant peu de nouveautés.

L'influence française ne disparut pas durant cette période, mais elle changea de caractère. Elle devint indirecte et indiscernable pour les non-initiés : les auteurs continuaient à se servir de la base théorique et des modèles issus des manuels français mais ils ne signalaient pas cet emprunt au public et la mémoire de leur provenance se perdit.

Les lecteurs

Quand on voit en l'espace d'un demi-siècle les mêmes libraires investir plusieurs fois dans l'édition de manuels épistolaires, cela signifie qu'ils parvenaient à les vendre. Nous avons démontré que tous les manuels parus entre 1765 et 1829⁹⁴ étaient adressés à un public peu cultivé : les marchands, la petite-bourgeoisie, la petite noblesse. Mais qui les achetait et les lisait en réalité ? Les seuls indices que nous pouvons fournir actuellement pour répondre à cette question proviennent de deux sources : les ex-libris et les catalogues des bibliothèques privées.

Pratiquement tous les exemplaires des manuels épistolaires que nous avons pu consulter portaient des ex-libris. Parmi les possesseurs nous trouvons : un noble, un fonctionnaire d'un grade très élevé et un petit fonctionnaire, deux ecclésiastiques de rang inférieur, un élève d'un séminaire, quatre marchands, un paysan. En outre, un marchand et un domestique indiquèrent qu'ils avaient emprunté et lu ces manuels. Nombre de manuels épistolaires pénétraient dans les provinces, puisque quatre ex-libris portent les noms de Vologda, Aleksin, Moršansk et Žitomir. Certaines de ces éditions servaient assez longtemps (on trouve un ex-libris de 1869 sur une édition de 1796) passant de mains en mains (des ex-libris de 1810, 1813 et

94. Sauf l'*Instruction*, les *Règles brèves* et le *Secrétaire des enfants* de 1825.

1830 sur une édition de 1810⁹⁵). Plusieurs exemplaires portent des notes marginales : parfois c'est un nom propre inséré au-dessus d'une lettre, parfois une signature au-dessous. Une partie de l'exemplaire du *Pis'movnik soderžadžij raznye pis'ma* (*Manuel épistolaire comprenant des lettres diverses*) de 1788 portant l'ex-libris « Iz biblioteki M. Fringuta » (De la bibliothèque de M. Fringut) est parsemée de notes : au-dessus de plusieurs mots on trouve leur traduction. Notons que ces marques se rencontrent seulement dans des lettres de requêtes aux princes ou aux comtes (« Svetlejšemu knjazju prositel'noe o zajme deneg » : Au prince sérénissime requête pour l'emprunt d'argent).

Après avoir dépouillé plusieurs catalogues imprimés de bibliothèques privées des XVIII^e et XIX^e siècles, nous pouvons constater l'absence totale de manuels épistolaires russes dans ces bibliothèques, preuve supplémentaire que la partie cultivée de la société n'en lisait pas et ne les comptait même pas parmi « les livres qu'il faut avoir chez soi ». Le genre du manuel épistolaire n'était pourtant pas tout à fait proscrit du cercle de la lecture nobiliaire : dans les catalogues nous trouvons parfois des éditions de La Serre, Milleran, Richelet, Barthélemy Piélat, Des Pepliers, Philipon de la Madelaine. D'habitude elles étaient classées parmi les manuels de langue, et devaient donc être utilisées comme tels⁹⁶. Mais il faut prendre en compte le fait que parfois, surtout au XIX^e siècle, ces éditions étaient achetées par des bibliophiles en raison de leur ancienneté et de leur rareté et n'étaient probablement jamais lues.

Nos données sont insuffisantes pour tirer des conclusions décisives et actuellement nous ne pouvons que nous fier à un témoin de l'époque qui caractérisa le manuel épistolaire comme la seule lecture des hobereaux russes des années 1820 : « Roditeli moi, ljudi počennnye, no prostye i vospitannnye po-starinnomu, nikogda ničego ne čityvali, i vo vsem dome krome Azbuki, kuplennoj dlja menja, kalendarj i 'Novejšego pis'movnika', nikakih knig ne nahodilos' »⁹⁷.

Conclusion

Nous pouvons finalement établir une chronologie du développement du manuel épistolaire russe durant la première période de son histoire :

95. Ou encore l'ex-libris sur l'*Instruction* de 1783 : « Sija kniga Goroda Aleksina cerkvi Ioanna Predteči čto na posade Svjaščennika Fedora Esipova dostavšajasja emu ot deda ego sel'skago ponomorja Panfila Ankudinoviča, a emu ot bojarina Trifana Pankrat'eviča i Suprugij ego Akuliny Sidorovny » (Ce livre appartient au prêtre Fedor Esipov de la ville Aleksin, curé de l'église Saint-Jean-Baptiste du bourg, qu'il a reçu de son grand-père sacristain de village, Panfil Akudinovič, et que celui-ci a reçu du boyard Trifan Pankrat'evič et de son épouse Akulina Sidorovna).

96. Ce fut certainement le cas de A. A. Matveev (l'ambassadeur de Pierre le Grand en Hollande), qui, sachant mal le français, acheta, durant sa visite à Paris, les dernières éditions des secrétaires de La Serre et de Milleran (voir *Biblioteka A. A. Matveeva, Katalog*, Moscou, 1986).

97. « Mes parents, des gens honorables mais simples et éduqués à l'ancienne, n'avaient jamais rien lu et, dans toute la maison, hormis un abécédaire acheté pour moi, des almanachs et un 'Nouveau manuel épistolaire', on ne trouvait aucun livre », A. S. Puškin, *Istorija sela Gorjuhin* (*Histoire du village de Gorjuhin*).

1. 1708-1725 : premier manuel épistolaire en russe et ses trois rééditions (influence allemande) ;
2. 1725-1765 : rupture de la tradition ;
3. 1765-1788 : influence directe du manuel épistolaire français (1765-1786 : traduction du *Secrétaire à la mode* de La Serre et ses quatre rééditions ; 1788 : traduction du *Secrétaire du cabinet* et du manuel de Philipon de la Madelaine) ;
4. 1788-1810 : formation structurelle du manuel épistolaire russe originel (1788 : premiers manuels originaux russes ; 1791 : premier manuel épistolaire russe contenant de vraies lettres (traduites) ; 1808 : premier manuel épistolaire russe contenant de vraies lettres de personnages historiques russes ; 1810 : premier manuel épistolaire russe contenant des lettres d'écrivains russes) ;
5. 1810-1827 : période de synthèse et d'exploitation des modèles de lettres créés antérieurement ;
6. 1827-1829 : fin d'activité de la première génération des auteurs et des éditeurs de manuels épistolaires russes ; début d'accumulation de nouveaux modèles originaux supplantant progressivement, à partir des années 1830, les modèles d'origine française.

Nous n'avons trouvé aucune édition de manuel épistolaire russe parue entre 1829 et 1836. Cette lacune de six ans marque la fin d'activité de la première génération d'imprimeurs professionnels et de libraires privés russes. En 1836, le manuel épistolaire réapparut dans d'autres mains ; les nouveaux éditeurs vinrent avec de nouveaux auteurs. La structure du manuel épistolaire russe resta pratiquement intacte, mais les textes, qui circulèrent de manuels en manuels durant plus d'un demi-siècle, commencèrent à disparaître rapidement, cédant la place à de nouveaux modèles de lettres. On pourrait dire que le manuel épistolaire russe des trois premières décennies du XIX^e appartenait encore au siècle précédent et que le « vrai » XIX^e débuta seulement après 1830. Les années 1870-1880 furent l'époque de l'épanouissement quantitatif du genre accompagné par sa dégradation qualitative. L'image du manuel épistolaire russe de la fin du XIX^e siècle est un petit livret de vingt à trente pages in-seize non rogné, imprimé avec de nombreuses fautes d'orthographe et des gravures banales sur du papier grossier. Le contenu correspond aux caractéristiques extérieures : aucune instruction théorique (sauf des conseils sur la qualité du papier à lettres et la couleur du cachet) ; aucun exemple de lettres d'écrivains célèbres ; à profusion des modèles de lettres qu'on devrait cacher aux enfants (par exemple : « k žene prijatelja, kotoraja nraivsja » (à une femme d'ami qui vous plaît) , « k bogatoj vdovuške » (à une veuve fortunée), « k djade, ot kotorogo žaždeš polučit' nasledstvo » (à un oncle dont on aspire à recevoir l'héritage) ; un style vulgaire partout⁹⁸. La fragmentation de la classification tradi-

98. Le style à la *pis'movnik* inspirait des parodies : (Vl'ublennyj pisatel' dame svoego serdca. Otkrytka : čerep i bokal) « S Novym godom ! Ja zaper dveri i odin podnimaju svoj bokal za tvoe sčast'e, edinstvennaja ! Krugom tiho. Za stenoj skrebetsja mys', otdiraja staryj štof oboev. Ja odin, — ja s toboj. Evgenij » (Un auteur amoureux à la dame de son cœur. Carte représentant une tête de mort et une coupe : « Bonne année ! Je me suis enfermé et lève seul ma coupe à ton bonheur, mon unique ! Autour, le calme règne. Derrière la cloison, une souris gratte, arrachant

tionnelle des lettres, déjà surchargée, est une preuve supplémentaire que les auteurs abandonnèrent complètement l'idée d'apprendre au lecteur à rédiger de bonnes lettres et ne cherchèrent qu'à lui donner des « poncifs ». L'histoire éditoriale du manuel épistolaire russe continua jusqu'en 1916⁹⁹, puis le genre tomba peu à peu en désuétude.

31, rue Racine
92120 Montrouge

le tissu vieilli des tentures. Je suis seul, je suis avec toi. Eugène ») (Teffi, *I stalo tak... Jumorističeskie rasskazy* (*C'était ainsi... Récits humoristiques*), 6^e éd., Saint-Petersbourg, Kornfel'd, 1913, p. 63).

99. La seule édition postérieure à cette date que nous avons découverte parut en 1992.